



# FRANKY

laisse les feuilles tomber

N.H. FULDA

# FRANKY

Laisse les feuilles tomber

N.H. FULDA



Auteure et artiste, je laisse ma créativité s'exprimer sans limites pour aider les personnes sensibles à se rapprocher d'elles-mêmes et à reconnecter à leur propre magie. Je crée des univers où le réel et les rêves s'entrecroisent, où les portes s'ouvrent sur des chemins parsemés de magie et de possibles.

*Franky* est ma première nouvelle auto-éditée. Je l'ai écrite un soir d'octobre, alors que des émotions diverses me traversaient. En plein deuil, l'histoire de Victor et de Franky m'a aidée à décharger ce trop-plein d'émotions et à poser un sens sur ce qui m'arrivait.

Influencée par l'univers de Tim Burton et le *Frankenstein* de Mary Shelley, mon histoire est destinée à toute personne ayant souffert une perte, de quelque forme qu'elle soit. Nous sommes tous/toutes confronté.es, tôt ou tard, à la séparation, au changement et au deuil de ce qui n'est plus.

Je pose l'intention que mes mots travaillent pour vous, en vous apportant toute la clarté, tout l'apaisement et la légèreté dont vous avez besoin. Et je vous invite à poser votre propre intention, avant de commencer votre lecture. Que désirez-vous que cela vous amène ?

Pour une plongée immersive dans mon univers, je vous partage ci-joint la bande-son qui m'a accompagnée durant la création de l'histoire :

<http://bit.ly/ambiancefranky>

Si la musique résonne en vous, invitation à l'écouter pendant votre lecture ;)

Bonne lecture !

*Je dédie cette histoire  
à toutes les personnes  
qui ont connu la douleur d'une perte.  
Puissent ces mots vous apporter  
réconfort et légèreté.*

« Les gens refusent de regarder en face ce monde truffé d'éclats de verre et d'admettre qu'une souffrance profonde aiguise la perception et donne de la valeur à l'existence »

Auður Ava Ólafsdóttir, *L'exception*



FRANKY ET MOI, on avait coutume de jouer à cache-cache dans les rues de notre quartier. C'était un jeu bien à nous, dont les règles avaient dû s'adapter au tempérament de chacun : une main sur les yeux, je comptais à voix haute jusqu'à trente – j'étais bien trop impatient pour attendre plus longtemps et, parfois, je trichais un peu en écartant deux doigts. Par cet interstice, je guettais le bout d'une queue remuante, qui disparaissait bien vite au coin d'une haie. Un reste d'aboiement excité volait dans l'allée.

Ces jours-ci, il m'arrive de parcourir l'allée de notre quartier en pleine après-midi et de voir les buissons remuer. J'entends une barrière gémir. Je sens une présence à quelques mètres, soigneusement dissimulée par le tronc épais du vieux chêne (la cachette favorite de Franky). Je m'arrête, retenant presque mon souffle avant de me pencher.

L'arrière du tronc est vide.

Je shoote dans le premier caillou qui vient, mais je suis aussitôt attiré par d'autres bruits similaires. D'un soupir, je longe à nouveau la route sur laquelle défile chacune des maisons du quartier : celle de M. Corniot, avec son gros garage ; celle de Mme Shelley, avec son potager à n'en plus finir qui se dore au soleil – Franky adore se faufiler sous le portail et se servir à sa guise de carottes et de betteraves, indifférent aux grossières planches de bois censées faire fuir les corbeaux. Juste après le vieux chêne, c'est celle du couple âgé, Percy et Mary, on les appelle. Maman prétend qu'ils parlent peu car Franky les intimide, avec ses aboiements intempestifs – en vérité, tout le monde nous adore, mon chien et moi.

Et juste avant la nôtre, c'est la vieille mesure qu'on dit appartenir à une grand-mère et son fils, Tétranus, mais on n'a jamais vu la grand-mère et Charles affirme qu'elle est hantée. Ça ne me plaît pas trop d'habiter à une barrière d'un endroit maudit, mais avoir un chien qui vous accompagne partout, ça aide.

Un frisson me parcourt l'échine. Je tourne la tête, pour vérifier ce qu'il y a dans mon dos.

*Rien.*

Rien, et toujours rien.

C'est comme une vague qui déferle soudain sur mon estomac. Comme si j'avais avalé l'un de ces personnages miniatures à gagner dans les céréales et qu'il se débattait dans mon ventre, en faisant beaucoup de remous. Ce n'est pas une sensation agréable, loin de là, et je dois serrer les dents pour garder contenance.

La rue est là, face à moi, décorée de platanes, éclaboussée par ce soleil d'automne. Quelques feuilles parsèment les trottoirs, et pourtant je les vois pirouetter sous l'effet d'un vent violent. J'entends le crissement des pneus, quelques voix horrifiées s'imposent à moi,

comme si mes voisins se précipitaient, de tous les côtés à la fois. Le choc du heurt. Les voix qui persistent. Mes propres bras ballants.

C'est toujours ainsi, quand je revis cette scène irréelle. Je suis là, prostré, sans réaction. J'ai l'impression que la laisse m'est brutalement arrachée de la main, et pourtant je suis presque sûr de ne pas l'avoir mise, ce jour-là. Tout comme je suis certain qu'il n'y avait pas autant de voisins à proximité – sinon, quelqu'un aurait surgi ; quelqu'un serait intervenu à temps.

— Victor ! À table !

Je sursaute. Maman est à la fenêtre de la cuisine et m'appelle pour le souper. Elle doit toujours ouvrir la fenêtre en grand pour nous appeler – toutes mes après-midis se passent dehors, avec Franky.

Automatiquement, je penche la tête de côté en sachant que mon chien est en train de remuer la queue, impatient de goûter à ses croquettes.

Sauf qu'il n'est pas là.

Je suis seul dans la rue, mes mains brassent de l'air. Je fixe notre grande maison, l'étage du haut, la fenêtre de ma chambre, les couloirs et les vastes pièces où Franky et moi courons parfois à perdre haleine, juste pour s'amuser.

C'est toujours ainsi : je ne peux pas songer aux activités quotidiennes sans y associer Franky, sans attendre et sentir sa présence. Une voiture l'a renversé sans le faire exprès, paraît-il. Franky dans la rue, à la poursuite du bâton que je venais de lancer. La minute d'après, je suis censé comprendre qu'on m'a enlevé mon chien. Que mon chien est mort.

— Mort.

Je répète ce mot du bout des lèvres. Un simple murmure, qui s'évanouit bien vite sous un rire plus affirmé. Franky a toujours été là. Il participe à chacune de mes activités. Il ne peut pas avoir disparu depuis maintenant deux jours.

C'est un rêve. Je vais me réveiller.

Ma main s'enfonce dans la poche de mon jean, là où je range la laisse de Franky, au cas où j'ai l'obligation de l'attacher. La corde vert pomme s'enroule entre mes doigts.

Je regarde ma maison, mes poings se serrent dans un spasme. Franky m'attend sûrement à ma fenêtre. Peut-être à ma porte.

Personne ne me l'enlèvera.



~\*~